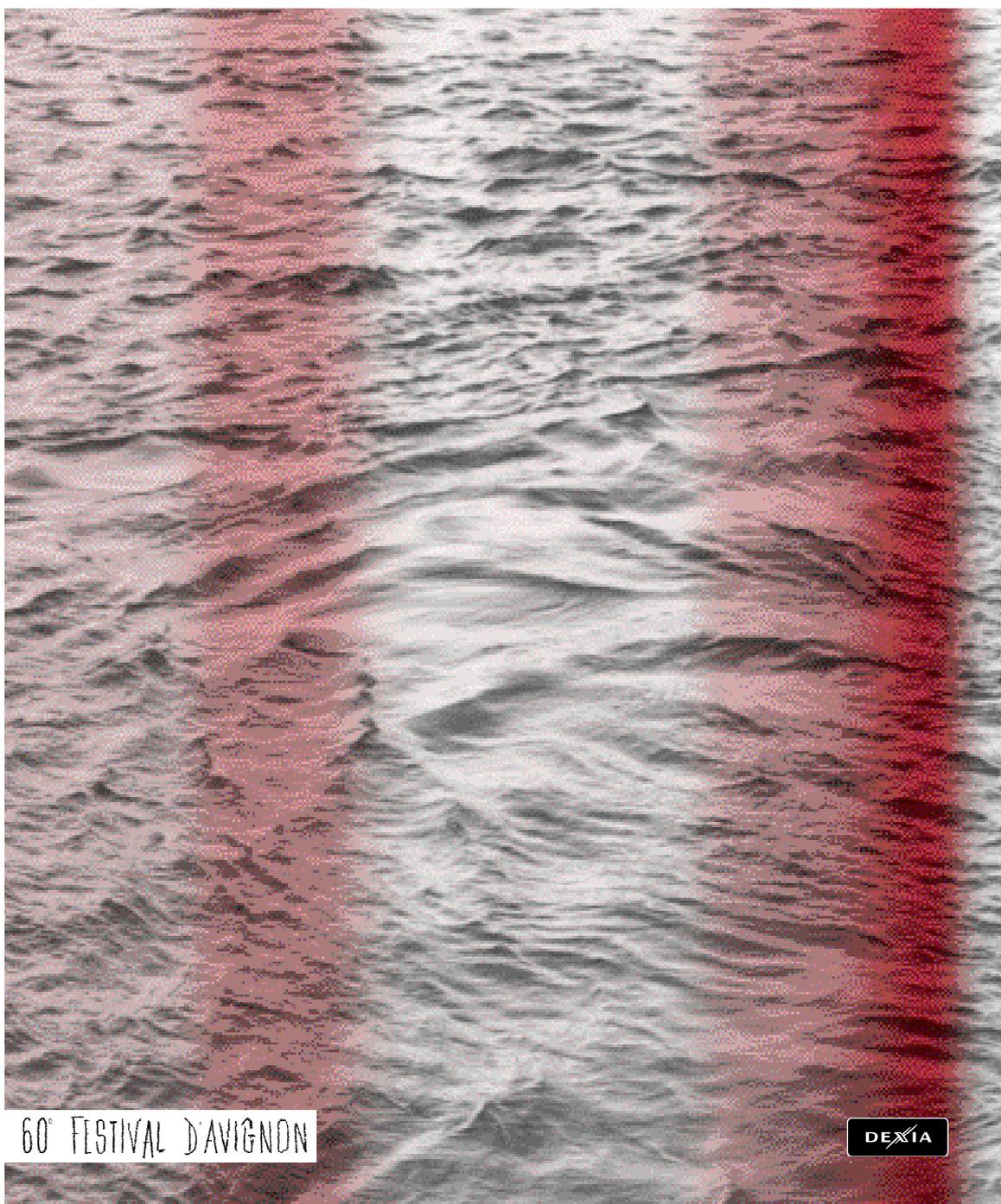


Le Théâtre des idées



60^e FESTIVAL D'AVIGNON

DEXIA

8 • 9 • 11 • 16 • 19 • 20 • 22

GYMNASSE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH • 15H • durée estimée 2h • entrée libre

CONCEPTION ET MODÉRATION **NICOLAS TRUONG**

Production Festival d'Avignon

Depuis 2004, le Théâtre des idées, université populaire du Festival d'Avignon fondée sur des interventions dialoguées, contribue à éclairer certaines questions soulevées par la programmation et construire un espace critique en résonance avec les thématiques abordées par les propositions artistiques. Cette année, les invités aborderont les élans et les tensions qui travaillent la modernité, de la quête identitaire à la place du métier, des formes esthétiques au catastrophisme éclairé. Ce théâtre de la pensée vivante se présentera comme une invitation au voyage, une invitation à penser ailleurs, à penser autrement.

8 JUILLET

Comment être moderne aujourd'hui ?

AVEC **DANY-ROBERT DUFOUR**, PHILOSOPHE, **JEAN-PIERRE DUPUY**, PHILOSOPHE, **BERNARD STIEGLER**, PHILOSOPHE

Quelle modernité politique, scientifique et esthétique doit-on assumer, sans faire table rase du passé ni céder aux sirènes du retour au monde d'hier ? Le rêve de devenir maître et possesseur de la nature en partie réalisé, quelle responsabilité l'homme doit-il endosser, à l'heure où le progrès peut aussi bien engendrer une catastrophe généralisée qu'un monde réconcilié ? On se souvient de l'exhortation poétique et prophétique de Rimbaud, selon lequel « il faut être absolument moderne ». Une exhortation tempérée par Roland Barthes, apôtre de la modernité esthétique et littéraire, qui note dans son journal qu'il lui était tout d'un coup « devenu indifférent de ne pas être moderne ». Renvoyer dos à dos modernistes et anti-modernes, soutenir avec le philosophe Jürgen Habermas que la modernité n'est pas un « projet achevé » est certes nécessaire, mais ne suffit pas à répondre aux défis des temps nouveaux. Face à l'emprise de la technoscience qui, notamment à travers les nanotechnologies, prépare l'avènement du « post-humain », devant les problèmes posés par les métamorphoses du sujet contemporain et la naissance d'un psychisme post-moderne, le « c'était mieux avant » et la tentation nostalgique, cette « magie du retour » comme l'écrit Milan Kundera, est aussi tentatrice qu'illusoire. Il s'agit d'être moderne. La question consiste à savoir comment l'être. Trois philosophes soucieux de penser l'événement et l'avènement d'une nouvelle ère s'attacheront à définir la nouvelle condition de l'Homme moderne, ainsi que les responsabilités qui lui incombent.

Philosophe, **Dany-Robert Dufour** est professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris-VIII et directeur de programme au Collège international de philosophie. Au croisement de la philosophie du langage, de l'esthétique et de la psychanalyse, il s'interroge sur les effets de l'économie de marché sur les économies psychiques, politiques, sémiotiques et symboliques. Homme de théâtre par circonstance, il a notamment mis en scène *L'Expulsé* de Beckett au Théâtre-poème de Bruxelles, et joue depuis novembre 2005 dans les quatre dialogues de la pièce *Bleib* du chorégraphe Michel Schweizer, au côté du psychanalyste Jean-Pierre Lebrun et avec une meute de chiens dirigés par leurs maîtres. Dany-Robert Dufour a notamment écrit *Folie et démocratie* (Gallimard, 1996), *Lettre sur la nature humaine* (Calmann-Lévy, 1999), *L'Art de réduire les têtes* (Denoël, 2003) et *On achève bien les hommes. De quelques conséquences actuelles et futures de la mort de Dieu* (Denoël, 2005).

Professeur de philosophie sociale et politique à l'École polytechnique et à l'université Stanford, **Jean-Pierre Dupuy** est membre de l'Académie des technologies. Imprégné par la pensée de René Girard, Yvan Illich, Günther Anders, Hannah Arendt ou Hans Jonas, il développe une

réflexion originale sur la philosophie du risque (*Petite métaphysique des tsunamis*, Seuil, 2005), de l'incertain (*Pour un catastrophisme éclairé*, Seuil, 2002). Inquiet des dérives d'un certain rationalisme, il s'interroge après les attentats du 11 septembre 2001 sur l'oubli du mal dans la pensée contemporaine occidentale (*Avons-nous oublié le mal ?*, Bayard, 2002). De retour d'une mission sur le site de Tchernobyl, ce « sarcophage de l'humain », il vient de publier un « journal d'un homme en colère » (*Retour de Tchernobyl*, Seuil, 2006) et s'attelle à une éthique de la dissuasion nucléaire (*Penser l'arme nucléaire*, PUF, 2006).

Directeur du développement culturel du centre Georges Pompidou, **Bernard Stiegler** est devenu philosophe à partir d'un accident de parcours, cinq années d'incarcération (1978-1983) qui constituèrent cinq années d'intense pratique philosophique (*Philosopher par accident*, entretiens avec Elie During, Galilée, 2004 ; *Passer à l'acte*, Galilée, 2003). Depuis *Aimer, s'aimer, nous aimer. Du 11 septembre au 21 avril* (Galilée, 2003), il a orienté ses travaux sur la violence que la société contemporaine fait au narcissisme primordial des individus (*De la misère symbolique. 1. L'époque hyperindustrielle*, Galilée, 2004 ; 2. *La catastrophe du sensible*, Galilée, 2005). Dressant l'inventaire des sociopathologies de notre époque, Bernard Stiegler se propose de construire des outils théoriques pour fonder une nouvelle société industrielle (*Mécréances et discrédit, 3. L'esprit perdu du capitalisme*, Galilée, 2006 ; *Constituer l'Europe, 1 et 2*).

9 JUILLET

Impossible voyage ?

AVEC SYLVIE BRUNEL, GÉOGRAPHE, JEAN-DIDIER URBAIN, ANTHROPOLOGUE

L'altérité et l'usage du monde sont-ils encore possibles à l'heure du tourisme mondialisé ? L'art serait-il le dernier refuge de l'esthétique du divers ? Peut-il dégager une poétique et une politique des frontières et des paysages ? Quelles sont les conditions de possibilité et les occasions de rencontres et de découvertes dans un monde balisé, muséifié et parfois même disneylandisé ? « Ah ! les voyages/C'est la vie qu'on refait / Que c'est beau, les voyages / Et le monde nouveau / Qui s'offre à nos cerveaux / nous fait voir autrement / Et nous chante comment / la vie vaut le coup malgré tout » : les temps ont-ils à ce point changé depuis que Barbara chantait cette invitation aux voyages qui forment la jeunesse ? De l'été 1936 à celui de 2006, le monde s'est-il rétréci, les congés ont-ils perdu de leur poésie ? « L'impossible voyage, écrit l'ethnologue Marc Augé, c'est celui que nous ne ferons plus, celui qui aurait pu nous faire découvrir des paysages nouveaux et d'autres hommes, qui aurait pu nous ouvrir l'espace des rencontres. [...] Entendons-nous bien : il faut voyager, il faudrait voyager. Mais surtout ne pas faire de tourisme ». De Victor Segalen à Jean Baudrillard, on attribue l'authenticité, la découverte et la sensation du divers au voyageur. Le touriste, quant à lui, sera-t-il à jamais le représentant de la banalisation du monde, l'agent du rétrécissement de la planète. Ne sera-t-il pas temps d'interroger ces clichés ? Et que penser de tous ces « impossibles » voyages que sont obligés de faire les exilés d'un monde au sein duquel transitent chaque année des milliers de réfugiés ? Une conversation pour que l'usage du monde ne cède pas la place à l'usure de la planète.

Professeur en géographie du développement à l'université Montpellier-Paul Valéry, **Sylvie Brunel** enseigne également à l'Institut d'études politiques de Paris. De 1984 à 2002, elle a travaillé dans le domaine de l'action humanitaire, tout d'abord à Médecins sans frontières (1984-1989), puis à Action contre la faim dont elle est élue présidente en juin 2001. En février 2002, Sylvie Brunel démissionne de son poste pour protester contre les dérives mercantiles de l'humanitaire qu'elle relate dans son roman *Frontières* (Denoël, 2003). Elle a publié une vingtaine d'ouvrages, dont *L'Afrique* (Bréal, 2004), *L'Afrique dans la mondialisation* (La Documentation photographique, 2005), *Ceux qui vont mourir de faim* (Seuil, 1997), et récemment *La Planète disneylandisée. Chronique d'un tour du monde* (Sciences humaines, 2006).

Né en 1951, anthropologue, **Jean-Didier Urbain** est professeur à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines. Après avoir travaillé sur les cimetières et la mémoire en Occident (*L'Archipel des morts*, Payot, 1989 et 2005), il s'est intéressé à ce héros moderne et ambigu qu'est le touriste (*L'Idiot du voyage*, Payot, 1991), aux mœurs et coutumes balnéaires (*Sur la plage*, Payot, 1994), aux menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles (*Secrets de voyages*, Payot, 1998), aux temps libres (*Les Vacances, Le Cavalier bleu*, 2002), aux désirs de campagne et aux passions résidentielles (*Paradis verts*, Payot, 2002). Loin des voyages spectaculaires, Jean-Didier Urbain dessine une anthropologie de la proximité, de la quotidienneté et de l'ordinaire (*Ethnologue, mais pas trop*, Payot, 2003).

11 JUILLET

À quoi l'art pense-t-il ?

AVEC **JEAN-YVES BOSSEUR**, COMPOSITEUR ET MUSICOLOGUE, **JEAN CLOTTES**, PALÉONTOLOGUE, **DENIS LEVAILLANT**, COMPOSITEUR ET MUSICIEN, **BERTRAND PRÉVOST**, HISTORIEN D'ART

Musique, littérature ou peinture ne sont pas que des manières singulières d'entendre, de dire ou de donner à voir autrement le monde. Ces arts du sens et du sensible sont également des façons de penser et de le penser. C'est en tout cas l'idée qui réunit nos trois invités, qu'ils soient découvreur, historien, créateur ou compositeur d'art. L'art est en effet une forme qui pense, une *cosa mentale* comme disait Léonard de Vinci. Mais qu'est-ce que l'art ? Et quelles sont ses origines ? À quel moment les hommes ont-ils commencé à peindre ? La musique est-elle ineffable ou peut-on l'analyser jusque dans la spontanéité de l'improvisation ? Quelles sont les significations du geste artistique ? Autant de questions dont les réponses supposent que regarder une peinture rupestre, un tableau de Botticelli ou écouter une sonate de Ravel, ce la s'apprend et que la connaissance ne nuit pas au plaisir, mais le renforce. Loin d'une conception académique de l'art, il s'agira de comprendre ces objets de pensée que façonne le langage artistique, des fresques de la grotte de Lascaux aux maîtres de la Renaissance, de l'Homo sapiens à « l'Homo sapiens », de l'homme du paléolithique à celui de l'ère électronique. Séances d'écoute musicale, projections d'œuvres picturales accompagnent ce voyage à travers l'univers des formes et des sentiers de la création.

Spécialiste de l'art préhistorique, paléontologue de renommée internationale, **Jean Clottes** fut, jusqu'à sa retraite administrative en juillet 1999, conservateur général du patrimoine, conseiller scientifique pour l'art préhistorique au ministère de la Culture, après avoir été directeur des Antiquités préhistoriques de la région Midi-Pyrénées de 1971 à 1991. Ses recherches portent principalement sur la conservation, la datation et l'étude du contexte archéologique. « Protecteur » des grottes de Niaux, Cosquer et Chauvet, Jean Clottes est directeur de collection aux éditions du Seuil et de La maison des roches. Il a notamment publié *Voyage en préhistoire : l'art des cavernes et des abris, de la découverte à l'interprétation* (La maison des roches, 1998), *La préhistoire expliquée à mes petits-enfants* (Seuil, 2002) et *Cosquer redécouvert* (Seuil, 2005). En chercheur hérétique et convainquant, Jean Clottes démontre l'origine chamanique de l'art préhistorique (*Les Chamanes de la préhistoire*, avec David Lewis-William, Seuil, 1997 et 2001).

Né en 1947, **Jean-Yves Bosseur** a étudié la composition à la Rheinische Musikschule de Cologne avec Karlheinz Stockhausen et Henri Pousseur. Cofondateur du groupe Intervalles, compositeur, directeur de recherche au CNRS, Jean-Yves Bosseur est l'auteur de nombreuses œuvres (*Un arraché de partout*, 1967 ; *Labyrinthes*, 1977 ; *Messe* (1995) ou *Donnant donnant*, 2001-2002), notamment composées à partir de textes littéraires (Edmond Jabès, Michel Butor, Kenneth White, etc.). Auteur de musiques de film (*Viva la muerte* d'Arrabal), de scènes (pièces d'Arrabal, Ionesco, Beckett) et de ballets (chorégraphies de J. Pomarès, Susan Buirge), Jean-Yves Bosseur a écrit de nombreux ouvrages sur la musique dont *Révolutions musicales. La musique contemporaine depuis 1945*, avec Dominique Bosseur (Minerve, 1999) ; *Musique et arts plastiques : interactions au XX^e siècle*, (Minerve, 1998) ; *Le Sonore et le Visuel* (Dis-voi, 1992) ; *John Cage* (Minerve, 1993) ; *Du son au signe* (Alte natives, 2005).

Pianiste et compositeur né en 1952, **Denis Levaillant** enregistre à 12 ans les *Valses no ble s et senti-mentales* de Ravel. Dans les années 1970, il acquiert une large expérience professionnelle qui le conduit à signer sa première œuvre radiophonique (*Circus vi rus*) et à travailler aussi bien pour le cirque, l'opéra, le théâtre et la danse (Dominique Bagouet, Michel Dydim, Alain Françon, etc.). Cherchant à développer la dramaturgie musicale, il collabore au développement des premiers traitements de son sur ordinateur (*Piano -transit, Eloge du zarb*) et développe la « multiphonie », manière singulière de diffuser le son dans l'espace théâtral. Engagé dans des réformes liées à la place de l'improvisation dans l'enseignement, il écrit *L'improvisation musicale* (Lattès, 1983). Créateur de l'association « Bleu 17 » dont la vocation est de servir de nouvelles formes de spectacle musical, il a notamment composé l'opéra *O.P.A MIA*, créé au Festival d'Avignon en 1990 dans une mise en scène d'André Engel et des décors d'Enki Bilal. Fondateur du Cabinet de musique généraliste, il a récemment présenté avec Maurice Roche, *Un petit-rien-du-tout tout neuf...* au Théâtre du Rond-Point (2006).

Historien d'art, docteur de l'École des hautes études en sciences sociales, **Bertrand Prévost** enseigne à l'université de Provence. Grand lecteur des historiens et penseurs de l'art, de Aby Warburg à Erwin Panofsky, de Gilles Deleuze à Daniel Arasse, de Hans Belting à Georges Didi-Huberman, ardent défenseur d'une histoire de l'art non académique, il a travaillé sur le geste dans l'Italie de la Renaissance. Traducteur et commentateur du traité de 1436 de l'écrivain, poète et architecte Leon Battista Alberti, *De pictura (La Peinture, Seuil, 2004)*, texte fondateur de « l'art de peindre », Bertrand Prévost prépare actuellement un ouvrage sur la théorie humaniste de la peinture.

16 JUILLET

1956-2006, quelles résistances culturelles à l'Est de l'Europe ?

AVEC ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE, HISTORIENNE DES IDÉES, LÁSZLÓ RAJK, ARCHITECTE ET CINÉASTE

L'insurrection de Budapest en 1956, grande fissure de l'édifice totalitaire, constitua la première révolution à la fois « anti soviétique » et anticapitaliste d'Europe. À l'Est, en effet, la mort de Staline en 1953 avait libéré les espoirs de libération. La réconciliation entre Khrouchtchev et le « renégat » Tito aussi. Le 6 octobre 1956, 300 000 personnes assistent aux obsèques de László Rajk, ancien ministre des Affaires étrangères pendu en 1949 et qui vient d'être réhabilité. Le 23 octobre, les premiers coups de feu sont échangés entre les forces de l'ordre et les participants à une manifestation interdite. La statue de Staline est renversée à Budapest : c'est le début de la révolution hongroise, qui sera écrasée par les chars soviétiques au prix de milliers de victimes. Loin de n'appartenir qu'au passé, cette « fête populaire des indociles », comme le note l'écrivain et dissident György Konrad, constitua un foyer de créativité politique et esthétique. Inventive et effervescente, la culture devint alors la politique de « l'autre Europe », pour reprendre l'expression du poète polonais Czesław Miłosz. Cette commémoration tournée vers l'avenir, ce retour sur un événement exemplaire dont nombre d'artistes et d'intellectuels, tels Josef Nadj, sont les héritiers, se présente comme une invitation à réfléchir sur notre destin européen. Comment transmettre cette histoire aux enfants du XXI^e siècle ? Comment être artiste à l'Est, dix-sept ans après la chute du mur de Berlin ? À l'heure où l'Europe est dominée par l'apathie, la méfiance et la défiance à l'égard de ses institutions, l'évocation de la résistance antitotalitaire « de l'Est » et la « morale politique » prônée par ses dissidents pourrait nous permettre de repenser l'horizon éthique de nos démocraties.

Née à Paris en 1966, docteur en philosophie, **Alexandra Laignel-Lavastine** se consacre depuis une quinzaine d'années à une carrière d'essayiste, de journaliste et d'universitaire. Spécialiste de l'histoire intellectuelle et politique de l'Europe centrale et orientale, elle a reçu en 2005 le prix européen de l'essai « Charles Veillon » 2005 pour *Esprits d'Europe : autour de Czesław Miłosz, Jan Patočka,*

Istvan Bibó (Calmann-Lévy, 2005), une distinction auparavant attribuée à l'écrivain et dissident hongrois György Konrad. Après de nombreux séjours et grands reportages dans les pays de l'ex-Europe de l'Est, avant 1989, elle se fera, dans les années 1990, directrice de recherches à l'Institut de relations internationales et stratégiques (IRIS), puis chargée de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Alexandra Laignel-Lavastine a notamment écrit *Jan Patočka, l'esprit de la dissidence* (Michalon, 1998), et *Cioran, El iade, Ionesco : L'Oubli du fascisme* (PUF, 2002).

Né à Budapest en 1949, architecte et cinéaste, **László Rajk** a été l'une des figures de premier plan de la dissidence hongroise des années 1970-1980. Il avait deux mois lorsque son père, László Rajk senior, alors ministre des Affaires étrangères de la Hongrie communiste, fut jugé pour « crime contre la classe ouvrière » et déviationnisme titiste, puis condamné à mort à l'issue d'un procès retentissant – le premier grand procès stalinien de l'après-guerre. Membre du mouvement d'avant-garde hongrois, László Rajk junior rejoint l'opposition démocratique dès 1975. En 1981, il fonde une maison d'édition clandestine ainsi qu'une librairie underground, la « Samizdat boutique », installée dans son propre appartement. Ses activités d'opposant au régime lui vaudront d'être arrêté par la police politique plus d'une vingtaine de fois. En 1988, il est l'un des fondateurs de l'Alliance des démocrates libres. élu député après les premières élections de 1990, il siège six ans au Parlement.

19 JUILLET

Revaloriser le travail ?

AVEC **RICHARD SENNETT**, SOCIOLOGUE

Fluidité, flexibilité, adaptabilité : la nouvelle économie dessine les traits d'un homme nouveau sommé de troquer le savoir-faire du métier contre l'efficacité du marché. De chaque côté de l'échiquier politique, la revalorisation du travail est proposée, sans jamais que sa finalité ni ses modalités ne soient interrogées. Or le travail a changé. De la structure pyramidale et hiérarchisée du capitalisme social au « capitalisme MP3 » de la nouvelle économie, du travail à la chaîne au travail à la tâche, les rapports de production se sont métamorphosés. Adam Smith a gagné contre Diderot, la lutte contre la routine a triomphé de la patience et des gestes savamment répétés. L'idéal du métier s'est envolé et la culture du nouveau capitalisme dessine une nouvelle personnalité (celle d'un moi axé sur le court terme), un monde où chacun devrait gérer sa couverture sociale comme un service commercial, un univers de *serial workers* qui enchaînent des tâches sans attache ni contrat. « On ne s'installe plus, on déménage », écrit Richard Sennett : au « je ne t'en gage pas » de l'entreprise correspond le « je ne m'engage pas » de la vie intime. Comment retrouver estime de soi et fierté dans un univers professionnel précarisé ? Loin des idées reçues, Richard Sennett montre que le capitalisme flexible a en partie accompli les rêves des progressistes qui critiquaient les institutions bureaucratiques dans les années 1960. Sans nostalgie pour un âge d'or perdu, il se demande quelles valeurs opposer au « travail sans qualité » de l'ère de la flexibilité. Après une année marquée par les manifestations anti-CPE, un grand sociologue américain fait le portrait de la culture du nouveau capitalisme et donne quelques moyens d'y résister.

Né en 1943, **Richard Sennett** a passé son enfance dans le ghetto de Cabrini, à Chicago, expérience centrale dans son approche du monde social (*Respect*, Albin Michel, 2003). Mélomane et violoncelliste, arrêté dans sa carrière de musicien par une maladie de la main, il est devenu l'un des meilleurs sociologues critiques du capitalisme flexible (*Le Travail sans qualité*, 10/18, 2001 ; *La Culture du nouveau capitalisme*, Albin Michel, 2006). Romancier (*Une soirée Brahms*, Fayard, 1985 ; *Palais-Royal*, Albin Michel, 1988), Richard Sennett a signé quelques classiques de la littérature sociologique (*Les Tyrannies de l'intimité*, Seuil, 1979 ; *Autorité*, Fayard, 1982). Après s'être intéressé à l'urbanisme (*La Conscience de l'œil*, 2000 ; *La Chair et la Pierre*, 2002 tous deux aux éditions de la Passion) et la famille, il prépare actuellement un livre sur le geste et la maîtrise artistique.

20 JUILLET

Quelles identités dans un monde globalisé ?

AVEC **MIGUEL BENASAYAG**, PSYCHANALYSTE ET PHILOSOPHE, **ESTHER BENBASSA**, HISTORIENNE

Loin de les faire disparaître, la mondialisation accentue les différences, aiguise les appartenances, attise les quêtes et revendications identitaires. Quelles identités notre monde globalisé est-il en train de fabriquer ? Tout comme les objets technologiques de notre modernité, du téléphone portable aux i-pods, de nouveaux nomadismes, de nouvelles « tribus » d'individus supposés libres et sans attaches sont en train de se dessiner. En philosophie, le retour au sujet est de mise ; en psychologie, le soi-ci de soi devient auSSI bien une modalité de l'éthique individuelle qu'un immense marché du bien-être. Entre individualisme égotique et estime de soi partagée, entre quête originelle et soif d'action collective, la psyché contemporaine cherche sa voie, non sans tâtonnements ni paradoxes. De la « fracture coloniale » à la politique mémorielle, des revendications identitaires aux postures victimaires, la société française multiculturelle cherche à inventer son histoire sans l'oublier. Longtemps amnésique, la République cherche à rendre justice à ses « minorités visibles ». D'où provient ce besoin d'identité ? Comment éviter qu'il ne se transforme en un repli fermé sur les communautés ? Comment inventer une identité universelle ? Quelle est « l'identité de la France » du XXI^e siècle ? C'est afin de refaire le pari du vivre ensemble que l'historienne libérale Esther Benbassa et le philosophe libertaire Miguel Benasayag dialogueront autour d'une question qui taraude notre modernité.

Né en 1953, **Miguel Benasayag**, est psychanalyste et philosophe. Il a participé à la résistance armée en Argentine, dans la guérilla guévariste, alors qu'il était étudiant en médecine (*Malgré tout. Contes à voix basse des prisons argentines*, La Découverte, 1982 ; *Parcours*, Calmann-Lévy, 2001). Exilé à Paris où il vit actuellement, Miguel Benasayag anime le collectif Malgré tout, qui participe au Réseau de résistance alternatif (*Du contre-pouvoir*, avec Diego Sztulwark, La Découverte, 2000 ; *Résister, c'est créer*, avec Florence Aubenas, La Découverte, 2002). En psychanalyste praticien et théoricien, il s'intéresse aux souffrances sociales et à leurs remèdes (*Les Passions tristes*, avec Gérard Schmit, La Découverte, 2003). En philosophe soucieux d'émanciper les subjectivités, il dessine une philosophie de la liberté à partir de la contingence et de la nécessité (*Penser la liberté*, La Découverte, 1994 ; *La Fragilité*, La Découverte, 2004 et *Connaître est agir*, La Découverte, 2006).

Née à Istanbul dans une famille de descendants des Juifs expulsés d'Espagne en 1492, **Esther Benbassa** est directrice d'études à l'École pratique des hautes études (section sciences religieuses). Historienne, spécialiste de l'histoire du judaïsme moderne (*Histoire des Juifs Sépharades, de Tolède à Salonique*, avec A. Rodrigue, Seuil, 2002), Esther Benbassa interroge les questions d'identités qui se posent à notre modernité (*La République face à ses minorités. Les juifs hier, les musulmans aujourd'hui*, Mille et une nuits/Fayard, 2004) avec une infatigable volonté de favoriser le dialogue entre les cultures (*Juifs et musulmans. Une histoire partagée, un dialogue à construire*, avec Jean-Christophe Attias). Refusant le républicanisme fermé comme la tentative du repli communautaire, Esther Benbassa a notamment organisé en 2006, avec Jean-Christophe Attias, Le Paris du vivre-ensemble, semaine de découvertes artistiques, de débats et de rencontres dont la Journée internationale de lutte contre les discriminations du 21 mars constitue le point d'orgue.

22 JUILLET

Penser ailleurs, penser autrement

AVEC **PHILIPPE DESCOLA**, ANTHROPOLOGUE, **FRANÇOIS JULLIEN**, SINOLOGUE ET PHILOSOPHE

Nature/culture, sauvage/civilisé, âme/corps, universalisme/relativisme : les catégories de la raison occidentale achoppent à penser notre présent, de l'étologie à l'écologie, de la technique à l'économie. Tous deux philosophes de formation, Philippe Descola et François Jullien ont choisi d'opérer un

détour pour accéder à une pensée conceptuelle renouvelée et appréhender à nouveaux frais la diversité culturelle. Détour par l'Amazonie et les Indiens Achuar, plus couramment appelés Jivaros, pour le premier, qui propose une nouvelle conception de l'anthropologie et du rapport de l'homme à son environnement. Détour stratégique par la Chine pour le second, ce « dehors » qui lui permet de façonner une nouvelle éthique, esthétique ou politique. Il est donc possible de penser ailleurs, sans tomber dans le piège du relativisme ou les excès de l'universalisme. Il est ainsi permis de considérer les droits de l'Homme, par exemple, comme une création occidentale historique circonscrite et datée, tout en considérant qu'ils ont vocation à l'universalité. Il est envisageable de penser le monde sans distinguer la nature de la culture, comme le font certains peuples d'Amérique du Sud. Et ce refus de la tyrannie du logos ou des abus de la rationalité n'est en aucun cas une manière de verser dans l'ésotérisme, le primitivisme ou le zen hollywoodien. Ce n'est pas mieux avant et ce n'est pas mieux ailleurs. Mais le déplacement et le décentrement des points de vue permettraient peut-être d'envisager autrement notre destin commun. A travers un détour par la Chine et une anthropologie qui dessine une nouvelle cosmologie, une invitation à penser notre monde à partir d'autres mondes.

Né en 1949 à Paris, **Philippe Descola** a fait des études de philosophie à l'École normale supérieure de Saint-Cloud avant de s'orienter vers l'ethnologie américaniste sous la direction de Claude Lévi-Strauss. Spécialiste de l'Amazonie, où il a mené plusieurs missions ethnographiques, il s'intéresse aussi à l'anthropologie comparative des modes de socialisation de la nature. Il est titulaire de la chaire d'Anthropologie de la nature au Collège de France où il dirige le Laboratoire d'anthropologie sociale. Il enseigne également à l'École des hautes études en sciences sociales en qualité de directeur d'études. Il a notamment publié *La Nature domestique* (Singer-Polignac et MSH, 1986), *Les Lances du crépuscule* (Plon, 1994) et, en collaboration, *Les Idées de l'anthropologie* (Paris, 1988) ; il a édité, en collaboration, *le Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, (Armand Colin, 1991), *La Remontée de l'Amazone* (éditions de l'EHESS, 1993), *Nature and Society* (Routledge, 1996) et *La Production du social* (1999). Son dernier ouvrage, *Par-delà nature et culture* (Gallimard, 2005), est une tentative d'inventer un nouvel humanisme anthropologique.

Né en 1951, **François Jullien** est sinologue et philosophe. Professeur à l'université Paris VII-Denis Diderot, membre de l'Institut universitaire de France, il dirige le centre Marcel Gra-net et l'Institut de la pensée contemporaine. Entre pensée chinoise et philosophie européenne, François Jullien cherche à dépayser la pensée (*Un sage est sans idée*, Seuil, 1998 ; *Le Détour et l'Accès. Stratégie du sens en Chine, en Grèce*, Grasset 1995) en tentant d'éviter le double écueil du préjugé ethnocentrique et de la fascination exercée par l'exotisme (*Penser d'un dehors, la Chine*, entretien avec Thierry Marchais, 2000 ; *Dialogue sur la morale*, Le livre de poche, 1998). Philosophant autant aussi bien les territoires de l'esthétique (*La grande image n'a pas de forme*, 2003 ; *L'Ombre du table au*, 2004) que de l'éthique (*Nourrir sa vie*, 2005), François Jullien publiera à la rentrée le premier volume d'une trilogie « ex-optique », *Si parler va sans dire* (Seuil, 2006).

Responsable du Théâtre des idées au Festival d'Avignon depuis 2004, **Nicolas Truong** est né en 1967 à Paris. Après des études à l'université Paris-I (Panthéon-Sorbonne), puis à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) sous la direction de Cornélius Castoriadis et de Vincent Descombes, il enseigne la philosophie en lycée et crée la revue *Lettre* (1989-1993) au sein de laquelle se mêlent critique d'art et critique sociale. Collaborateur de France Culture et du *Monde diplomatique*, il rejoint la rédaction du *Monde de l'éducation* en 1997 dont il devient chef de section (« livres et idées »). Conseiller de la rédaction de *Philosophie magazine* depuis 2006, auteur d'un ouvrage co-écrit avec l'historien Jacques La Goff, *Une histoire du corps au Moyen-Âge* (Liana Lévi 2003, édition poche, coll. « Piccolo » 2006), il a mis en scène un triptyque théâtral, *La Vie sur terre* (création au festival

Frictions, en 2002), projet d'idées mises en scène, notamment à partir de l'œuvre de George Orwell.